



This document was provided to you on behalf of The University of Iowa Libraries.
Thank you for using the Interlibrary Loan or Article Delivery Service.

Warning Concerning Copyright Restrictions

The copyright law of the United States (Title 17, United States Code) governs the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use", that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgment, fulfillment of the order would involve violation of copyright law.

Rapid #: -26898943

CROSS REF ID: **1797039**

LENDER: **UNIVBERG (University of Bergamo) :: Humanities Library**

BORROWER: **NUI (University of Iowa) :: Main Library**

TYPE: Book Chapter

BOOK TITLE: Pour une littérature-monde /

USER BOOK TITLE: Pour une littérature-monde /

CHAPTER TITLE: Liaison dangereuse

BOOK AUTHOR: Maryse Condé

EDITION:

VOLUME:

PUBLISHER: Gallimard

YEAR: 2007

PAGES: 205-216

ISBN: 9782070785308

LCCN:

OCLC #: 137292840

Processed by RapidX: 6/4/2026 8:14:26 AM

The use of the material must be strictly for your own study and research activities.

For articles in electronic format, it will be your responsibility to retain a paper copy and destroy the electronic copy received from the library.

The library does not assume any responsibility in the event of non-compliance with the relevant legislation (Law no. 633/1941 and subsequent amendments and additions).

POUR UNE LITTÉRATURE-MONDE

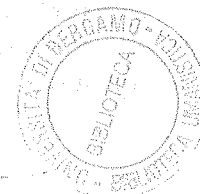
Sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud

par

Eva Almassy * Tahar Ben Jelloun
Maryse Condé * Dai Sijie * Ananda Devi * Chahdortt Djavann
Édouard Glissant * Jacques Godbout * Nancy Huston
Fabienne Kanor * Dany Laferrière * Michel Layaz
Michel Le Bris * Alain Mabanckou * Anna Moï
Wajdi Mouawad * Nimrod * Esther Orner * Grégoire Polet
Raharimanana * Patrick Raynal * Jean Rouaud
Boualem Sansal * Brina Svit * Lyonel Trouillot
Gary Victor * Abdourahman A. Waberi

nrf

GALLIMARD



gue française, soit la matière de l'écriture en français, doivent constituer un patrimoine pour l'ensemble du lectorat de langue française. De Port-au-Prince à Paris, de Bordeaux à Tombouctou, de Rabat à Québec. Le lectorat, ouvert à tout ce réel fragmenté et en quête de rapprochement, pourra ainsi constituer sa bibliothèque de langue française, s'arrêter en chaque lieu, tisser les liens qui font les archipels, avoir le monde à portée de lecture, en ses différences, en ses utopies, comprendre, connaître, rêver, inventer.

En finir avec les embrigadements, les hiérarchies, et mettre à portée des lecteurs ces multiples traversées de l'histoire et ces multiples expériences langagières qui, en français, témoignent à part égale du futile et de l'essentiel, l'essentiel demeurant la difficulté et le vœu de vivre.

Écrivain et professeur de littérature, Lyonel Trouillot est né à Port-au-Prince et vit à Haïti. Il a publié chez Actes Sud *Thérèse en mille morceaux*, *Rue des Pas-Perdus*, *Les enfants des héros*, *Le testament du mal de mer* et *Bicentenaire*. Il écrit aussi en créole haïtien.

Liaison dangereuse

MARYSE CONDÉ

J'aime à répéter que je n'écris ni en français ni en créole. Mais en Maryse Condé.

Je m'aperçois aujourd'hui que je ne me suis jamais clairement expliquée là-dessus.

N'oublions jamais que la littérature francophone des Caraïbes a émergé après un long silence, un long temps où le natif-natal était considéré comme un désastreux parasite. Il était privé de son moi le plus profond, contraint de s'exprimer selon un mode étranger et de regarder ses réalités avec des yeux d'emprunt. Les considérations des voyageurs et des missionnaires avaient seules du poids. Elles étaient tenues comme paroles d'Évangile sur lesquelles était édifié le vert paradis insulaire que déparait précisément la présence de l'autochtone.

Le chant de la Négritude initia le processus d'exploration, puis de réappropriation de l'univers et de l'être antillais. Force est cependant de constater que la Négritude ne fut guère sensible à la dépossession linguistique. Dans son *Cahier d'un retour au pays natal*, Aimé Césaire s'occupa à faire des jeux avec le latin et le grec, à forger grâce à eux des rythmes et des sonorités nouveaux.

À bien réfléchir, les Antillais n'ont jamais cessé de perdre leur langue. La descente aux enfers dans les cales des vaisseaux négriers s'accompagnait de l'effacement des langues africaines. Puisque le Bambara voisinait avec le Nago, le Wolof avec le Kongo, il ne pouvait en résulter d'abord qu'un douloureux silence. À la fin du XIX^e siècle, l'entrée dans les écoles de la République consacra la marginalisation du créole qui avait permis la communication. L'enfant qui parlait créole était humilié, coiffé d'un bonnet d'âne et mis au piquet dans la cour. Or l'Antillais aime le créole. C'est son double. Il fait corps avec son histoire. Forgé dans l'univers de la plantation, il a scandé les révoltes et les tentatives de ressaisir la liberté. À ce propos, on ne peut qu'admirer la puissance de l'esprit de l'esclave qui contredit les assertions négatives débitées contre lui. Il transforme cet espace carcéral, créé pour la production de boucauts de sucre et l'enrichissement matériel des maîtres blancs, en laboratoire où s'élaborent une religion, une musique, une langue qui va véhiculer une riche littérature orale, toujours vivante. De là à doter le créole d'une expressivité singulière, il n'y a qu'un pas. Son statut se trouve encore renforcé par son exclusion de toutes les instances de la vie culturelle. Ainsi ceux qui écrivent en créole sont d'emblée chers au cœur de la société qui les croit plus proches de leur terre et les porte aux nues.

Pour illustrer cette redoutable partialité, je citerai deux exemples. Le Blanc pays Saint-John Perse se fit pardonner sa bonne métisse qui sentait le ricin, sa mère belle et pâle assurant son lourd chapeau de paille, ses domestiques aux faces couleur de papaye et d'ennui, en un mot sa vision hautaine et méprisante de la Guadeloupe parce qu'il sut

se souvenir de la « graine de kako ». À l'opposé certains allèrent jusqu'à prétendre exclure Aimé Césaire, le père fondateur de notre écriture, du champ de la littérature martiniquaise parce qu'il avait méconnu les sonorités et la rythmique du créole.

Je l'ai raconté dans *Le cœur à rire et à pleurer : contes vrais de mon enfance*, j'ai grandi dans une famille qui avait le fétichisme du français. Mon père le vénait comme on vénait une femme. Ma mère, dont la propre mère n'avait jamais su ni lire ni écrire, a fortiori parler le français, le considérait comme la clé magique ouvrant toutes les portes de la réussite sociale. Chaque soir, au lieu de nous conter les traditionnelles aventures de Lapin et de Zamba, elle nous récitait du Victor Hugo, poète pour lequel j'éprouve jusqu'au jour d'aujourd'hui une aversion particulière. Lors de leurs séjours à Paris mes parents étaient particulièrement mortifiés lorsque serveurs et garçons de café s'extasiaient sur leur habileté à s'exprimer en français. « Ne sommes-nous donc pas aussi français qu'eux », soupirait tristement mon père en oubliant un détail d'importance, son noir bon teint.

Il est vrai qu'en ce temps-là le noir n'était pas encore une couleur « à bas prix », comme le dit Nicolás Guillén. On était loin des écoles encombrées où se pressent des deuxièmes générations, issues d'Arabes, d'Africains et d'Antillais. À la maternelle de la rue Éblé, dans le septième arrondissement, où j'étais la seule petite Antillaise, je jouissais d'un statut d'exception, d'enfant prodige, à faire pâlir d'envie tous les négropolitains, statut encore renforcé par mon élocution sans faille. « Elle parle si bien ! » répétait la maîtresse en me couvrant de baisers.

On comprendra que ma position devint très tôt des plus inconfortables.

Non seulement je parlais, mais j'écrivais le français à la perfection. Toujours première de ma classe. Mes rédactions étaient lues à haute voix par des maîtres admiratifs, ce qui m'assurait une fâcheuse réputation auprès des autres enfants, dont les cahiers étaient zébrés de rouge : « Créolisme, créolisme ». Aussi je marronnais constamment le créole, me fiant pour ce faire à des servantes qui, j'en étais sûre, ne rapportaient pas mes frasques à mes parents. Mais leur langage était aussi rudimentaire que leur existence. Il m'aurait fallu un maître. Où le trouver ? J'étais coupée de tous les lieux où ils pouvaient fleurir. Bref, en dépit de mes efforts, mes prouesses linguistiques en créole ne s'améliorèrent pas jusqu'à mon départ de la Guadeloupe à la fin de mon adolescence. Heureusement au foyer de la rue Lhomond, au cœur du vieux Paris, j'habitais avec des jeunes filles pareilles à moi, Martiniquaises pour la plupart, pour qui le français faisait aussi office de langue maternelle. Je partageais une chambre avec une surdouée qui étudiait l'espagnol. Son dieu était Nicolás Guillén, que nous croisions parfois au quartier Latin, casqué de ses cheveux d'argent. Elle déclamaient des poèmes entiers.

Las canas-largas-tiemblan

De miedo ante la mocha.

Quema el sol y el aire pesa. Gritos de mayorales

Restallan secos y duros como foetes.

Tout en posant sur le pick-up des disques d'Isaac Albéniz, elle ne perdait pas une occasion de m'expliquer sa

préférence pour la langue de Cervantès, en tout point supérieure à celle de Molière. Je l'écoutais sans protester, car j'étais incapable de lui apporter la contradiction. Mon attachement pour le français se doublait d'un curieux sentiment de rancune à son égard. Comme celui d'un enfant adopté par une grande bourgeoise qui n'ignore pas que sa mère biologique végète dans la pauvreté et l'exclusion. En même temps, je faisais mon intéressante parce que j'écrivais dans des feuilles de chou estudiantines et que tout le monde louait ma plume. Je n'avais pas encore osé envisager de devenir écrivain. Par contre, je me voyais très bien en journaliste. Je me souviens de deux articles que je signai et qui firent grand bruit dans notre petit monde. L'un, un compte rendu enthousiaste de l'ouvrage de Jacques Stephen Alexis, le romancier haïtien, *Compère Général Soleil*. L'autre, une virulente critique de *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon, que j'accusais de n'avoir pas compris nos sociétés.

Non, je n'invente rien.

En fait, mes années de bonheur — de paix — linguistique coïncident avec celles que je passai en Afrique. Plus de tiraillement entre le français et le créole. En Guinée, je suivais mon premier mari, directeur du Théâtre national, dans les provinces les plus reculées afin de découvrir des acteurs et des textes de talent. Ces derniers étaient écrits dans des langues nationales dont je ne savais pas le premier mot. Pour pallier mon ignorance, j'apprenais consciencieusement le malinké. Pour hâter mes progrès, j'écoutais le grand griot Kouyate Sory Kandian et je ne ratais pas un concert de l'Ensemble instrumental. Hélas ces années connurent un terme et je dus revenir à Paris.

Là, forte de mon expérience, je me rapprochai de plus en plus étroitement du milieu nationaliste. Certes les problèmes de la Guinée, et du Ghana, où j'avais ensuite vécu, différaient considérablement de ceux de la Guadeloupe. Cependant, témoin privilégiée, j'avais vu dans les deux cas la flamme révolutionnaire vaciller puis s'éteindre et la dictature s'installer. Je pouvais aider notre mouvement à éviter certains pièges et certaines erreurs. En ce temps-là, l'indépendance de la Guadeloupe était à l'ordre du jour. Lendependans ! Nous en rêvions la nuit, ignorant que nos rêves ne seraient jamais éclos, que notre pays de plus en plus décérébré, débousolé, serait amarré à une Europe dont les Français eux-mêmes ne voudraient pas.

Ce que je n'avais pas prévu, c'est que les débats et discussions politiques seraient menés en créole. Mes camarades d'idéologie parlaient le créole avec ostentation et passion, soucieux de manifester par ce choix symbolique leur refus de la domination française. Ceux qui avaient des enfants les amenaient aux réunions avec eux, car il n'est jamais trop tôt pour entendre la bonne parole ! Ils se faisaient un point d'honneur de s'entretenir avec eux en créole. Je n'en croyais pas mes oreilles. Si je m'étais permis de m'adresser en créole à mes parents, que se serait-il passé ? Mais non, une telle éventualité était inimaginable.

Je voulais traiter tout cela par l'ironie sans y parvenir. Cette crispation linguistique n'était-elle pas enfantine ? Une langue possède-t-elle d'autres valeurs que celles qu'elle véhicule ? N'est-elle pas un simple médium ? François Duvalier, qui ne répugnait pas à s'exprimer en créole, ni à endosser la vêtue de Baron-Samedi, fut le dictateur le plus sanglant de l'histoire d'Haïti. À l'inverse,

Delgrès, avant de devenir martyr en se faisant sauter à l'habitation Danglemont, rédigea en français et quel français sa célèbre proclamation :

À l'univers entier

Le dernier cri de l'innocence et du désespoir

« C'est dans les plus beaux jours d'un siècle à jamais célèbre par le triomphe des Lumières et de la philosophie qu'une classe d'infortunés qu'on veut anéantir se voit obligée de lever la tête vers la postérité... » : j'avais raison de fourbir mes arguments, car je m'apprêtais à publier mon premier roman, *Heremakhonon*, qui parut dans le courant de l'année 1976. Je me répétais que le titre en malinké, les nombreuses références à l'oralité africaine devraient prouver que je n'étais pas fermée aux divers trésors linguistiques. Que mes frayeurs étaient vaines.

Ceux qui s'intéressèrent à ce livre furent trop occupés à le descendre pour d'autres raisons, dont la moindre ne fut pas ma mise en question de la sacro-sainte révolution africaine, pour se soucier de ma langue. Cela ne me découragea pas. J'écrivis deux autres livres sur l'Afrique, sujet qui me tenait à cœur. J'y avais tant appris, tant expérimenté, tant souffert aussi. L'un d'eux m'attira une certaine notoriété. À l'abri du besoin pour un temps, je convainquis mon second mari de s'installer avec moi en Guadeloupe.

Le pays que je retrouvai ne ressemblait nullement à celui qu'avait gardé ma mémoire. Belle image de modernité. Des routes, des autoroutes, des échangeurs, des cités plus ou moins radieuses. Si je me rendis en pèlerinage à la Pointe, à la maison où j'étais née, où j'avais grandi, je

choisis de vivre à la campagne. À Montebello. De ma galerie, à droite j'avais vue sur le volcan, parfois en colère, tirant furieusement sur sa pipe. À gauche, à travers une trouée dans les arbres, j'apercevais la mer. Intellectuellement, les choses ne tardèrent pas à prendre un tour moins satisfaisant. Quelque temps après mon arrivée, je vins au micro d'une radio indépendantiste annoncer un événement important et plutôt qu'en mauvais créole je choisis de m'exprimer en français. J'étais parvenue à inviter la romancière africaine-américaine Paule Marshall chez nous. Une telle visite était de nature à renforcer cette unité culturelle du monde noir à laquelle nous croyions tant. Je parlai avec feu. À la fin de l'émission le standard fut assailli de questions d'auditeurs outrés : d'où sortait cette Maryse Condé qui au micro d'un organe indépendantiste ne s'exprimait pas en créole ?

Il apparaissait que personne n'avait prêté la moindre attention au sujet de mon entretien. Seule la forme comptait. La guerre entre le créole et le français n'était pas terminée, je le comprenais. Non, quoi que je fasse, je ne serais jamais Sonny Rupaire, auréolé de son prestige d'insoumis — il avait refusé de se battre contre les Algériens et écrivait en créole. Les poèmes de son recueil *Cette igname brisée qui est ma terre natale* étaient sur toutes les lèvres.

À quelque temps de là, en 1989, les écrivains de la Créolité publièrent leur *Éloge*. Investis de l'autorité que confère le succès, ils délimitèrent étroitement le champ de la littérature antillaise.

Paradoxalement, ce fut ce pamphlet qui m'obligea à penser pour la première fois mon rapport avec le français.

Je n'avais pas choisi cette langue. Elle m'avait été donnée. Non pas par la colonisation. C'est une absurdité que de le prétendre. La colonisation ne sait que réduire les peuples au silence. Elle ne donne jamais rien à ceux qu'elle a asservis. C'est contrainte et forcée qu'elle bâtit quelques écoles dans l'intention de former les subalternes dont elle a besoin. Le français avait été marronné par des parents aimants qui me l'avaient offert, voulant me parer au mieux pour l'existence. Je ne pouvais pas davantage le contester que la couleur de mes yeux ou la nature de mes cheveux qu'eux aussi m'avaient légués. Je devais à tout prix me débarrasser du sentiment de mauvaise conscience, de culpabilité, que j'éprouvais chaque fois que je l'utilisais. Ces sentiments, cependant, je ne pus les exorciser complètement que très récemment quand j'écrivis *Victoire, les saveurs et les mots*. Dans ce récit, je tentai d'explicitier les complexes rapports de ma mère et de ma grand-mère, toute cette avant-vie qui influa sur mon comportement. Néanmoins, ces jours où je fis la paix avec le français furent heureux car j'inventoriai librement un trésor qu'à mon insu je possédais. Comme j'aurais aimé être poète ou chansonnier pour plier la rebelle à mes jeux ! Raymond Queneau ? Raymond Devos ? Ou griot, pour allier la parole à la musique et au rythme. Jean-Jacques Rousseau avait raison : l'écrit n'a pas de vie. Il faut lui restituer la chaleur qu'il a perdue. Comment ? Je m'essayai à mille stratagèmes.

C'est alors que me parvint une invitation à enseigner à l'université de Berkeley, aux États-Unis. J'en profite pour élucider les raisons de mon départ pour l'Amérique, puis de mon installation, qui m'ont souvent été reprochées.

J'étais dans une impasse. Je voyais bien que mes livres, qui ne correspondaient pas à l'attente de l'heure, n'avaient guère de chances de retenir l'attention des médias, sans laquelle il n'est pas de succès littéraire. En fait, les rares critiques qui s'étaient intéressés à mon dernier ouvrage m'avaient surtout sermonné : que n'imitais-je les écrivains de la Créolité ? Sur le plan matériel, je n'avais pas trouvé d'emploi et mes droits d'auteur s'amenuisaient dangereusement. Et puis vivre aux USA ne signifiait pas pactiser avec le capitalisme. Les États-Unis sont pleins de gens qui contestent la politique de Washington et tentent de s'y opposer.

À Berkeley, il n'y avait pas encore de programme de francophonie, mais un programme de « littératures émergentes » où on étudiait en vrac Jacques Roumain, Mariama Bâ, Sony Labou Tansi... Malgré son intitulé hasardeux, ce programme illustrait la vitalité des littératures en français. Des voix s'élevaient de partout, du Bénin, du Congo, d'Haïti. Je réalisais combien cette fin du XX^e siècle nous appartenait à nous descendants de ceux qu'on avait cru condamner au silence. On pouvait comparer le français à un fornicateur jamais lassé enseménçant des partenaires d'origines les plus diverses.

Je m'aperçus aussi de la puissance que recèle la langue. Le français qui était mien érigeait une barrière quasi infranchissable entre les Américains et moi, même les Africains-Américains, que j'appelai d'abord « frères et sœurs ». Ils ne me considéraient pas comme une des leurs. Aveuglés par leur propre expérience, ils n'essayaient pas de comprendre la mienne qui ne lui ressemblait pas exactement. Ils rabotaient mon identité, me traitant ainsi

qu'une Française. L'Afrique m'avait déjà soufflé cette intuition. La race est un signifiant qui ne signifie pas grand-chose à moins qu'il ne s'appuie sur de robustes fondements, religion, histoire particulière, langue. Je me rappelai avoir écrit avant mon installation aux États-Unis pour je ne sais plus quel journal un article moqueur où je minimisais l'importance de cette dernière. J'en faisais le fruit du hasard. Mes ancêtres auraient été capturés par tel négrier plutôt que par tel autre, puis vendus dans des possessions du Roy de France. Comme je me trompais ! La langue est un lien puissant et mystérieux qui amarre au-delà des couleurs. Lyannaj, dit-on en Guadeloupe.

Si je répète cependant que j'écris en Maryse Condé, c'est que tel un avare qui n'entend point partager son trésor, je ne veux partager le français avec personne. Il a été forgé pour moi seule. Pour ma dilection personnelle. Que m'importe si d'autres l'ont utilisé avant moi et si d'autres l'utiliseront après moi ! Que m'importe l'usage que les autres en font, inconnus desquels je ne veux rien savoir, qu'ils aient nom Marcel Proust ou Léopold Sedar Senghor !

Aussi peut-être ne suis-je pas une vraie écrivaine francophone.

Maryse Condé est née à Pointe-à-Pitre, Guadeloupe. Elle a fait des études de littérature à la Sorbonne, où elle a obtenu un doctorat de littérature comparée sous la direction du professeur René Étiemble. Elle a vécu dix ans en Afrique de l'Ouest, entre la Guinée, le

Ghana, le Sénégal, le Mali, amassant des informations pour le livre qui la fera connaître en 1984, *Ségou : les murailles de terre*. Elle s'installe ensuite aux USA et enseigne sur de nombreux campus : Berkeley, Virginie, Harvard et pour finir Columbia, où elle crée le Centre d'études françaises et francophones. Retraitée depuis 2005, elle vit entre la Guadeloupe et New York. Parmi ses ouvrages traduits en plusieurs langues, on peut retenir *La vie scélérate* (1987), *Traversée de la mangrove* (1989), *La migration des cœurs* (1995), *Célanire cou-coupé* (2000) et *Victoire, les saveurs et les mots* (2005). Elle est commandeur de l'Ordre des arts et des lettres et chevalier de la Légion d'honneur.

« La Nouvelle Chose française » Pour une littérature décolonisée

NIMROD

Les Français ont, derrière eux, une histoire « coloniale » et les hommes d'outre-mer, une histoire française.

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR

Car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude...

SAINT PAUL

Pour commencer

Je partirai de la date du mardi 20 avril 2006. Après un échange autour de mon roman *Le départ*, paru un an plus tôt, échange qui a eu lieu à Nancy, un homme, d'un âge certain, de petite taille, plutôt râblé, la barbe finement taillée, m'adresse la parole en ces termes :

« Monsieur, j'ai bien lu votre livre. Je connais l'Afrique, j'y ai séjourné un certain temps, et je peux vous dire que vous n'êtes pas africain. D'ailleurs, il n'y a qu'à voir votre nom : Nimrod, ça n'est pas africain... Les Tchadiens du Sud sont des gens sans religion (j'exagère quel-